

Dossier
pédagogique

DU 24 AU 28 FÉVRIER 2015

CANDIDE

Si c'est ça le meilleur des mondes...

D'après **Voltaire**

Mise en scène **Maëlle Poésy**

Célestins

THÉÂTRE DE LYON

DU 24 AU 28 FÉVRIER 2015

CANDIDE

Si c'est ça le meilleur des mondes...

D'après **Voltaire**

Mise en scène **Maëlle Poésy**

COMPAGNIE DRÔLE DE BIZARRE

Avec

Caroline Arrouas - *Cunégonde, le roi des bulgares, un inquisiteur, un mousse, un jésuite, une marquise*

Roxane Palazzotto - *Pangloss, le chef militaire, un jésuite, un mousse, un eldoradien, l'abbé périgourdin*

Jonas Marmy - *Candide*

Marc Lamigeon - *Le baron, un militaire, Jacques, une vieille cacambo, un critique, un policier*

Gilles Geenen - *Le petit baron, un militaire, un inquisiteur, Martin*

Adaptation : Kevin Keiss et Maëlle Poésy

Écriture et dramaturgie : Kevin Keiss

Scénographie : Alban Ho Van

Assistante à la scénographie : Hélène Jourdan

Costumes : Camille Vallat

Confection : Juliette Gaudel

Création lumière : Jérémie Papin

Régie lumière : Corentin Schricke

Création sonore et régie son : Samuel Favart Mikcha

Régie générale et régie plateau : Hugo Hazard

Administration : Le petit bureau - Claire Guièze / Sally Jorno

Diffusion : Thérèse Coriou

Communication : Plan Bey

À partir de 14 ans

Production : Compagnie Drôle de Bizarre

Coproduction : Théâtre Dijon Bourgogne - Centre dramatique national,

Théâtre du Gymnase - Marseille, Espace des Arts - Scène nationale de Chalon-sur-Saône

Avec le soutien d'Eclectik.sceno, de la DRAC Bourgogne, de la Région Bourgogne, de la Ville de Dijon et de l'ADAMI

L'Adami, société des artistes-interprètes, gère et développe leurs droits en France et dans le monde pour une plus juste rémunération de leur talent. Elle les accompagne également avec ses aides aux projets artistiques.

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National



Renseignements - réservations

04 72 77 40 40 (Du mardi au samedi de 13h à 18h45)

Toute l'actualité du Théâtre sur notre site www.celestins-lyon.org



Raconter l'histoire de *Candide*, c'est avant tout raconter les tribulations d'un antihéros. Un personnage en marge, décalé et qui décale notre lecture du monde par la singularité de son regard.

Le postulat de *Candide* est simple et terrible. Risible et bouleversant. Il pense que le Mal n'existe pas. Son voyage autour de la terre, sa quête du meilleur des mondes possibles devient notre quête. Il est où le meilleur des mondes auquel nous aspirons ? Celui dont on nous a tant parlé ?

À travers le conte philosophique voltairien, nous voulions raconter une histoire pour les étranges enfants du XXI^e que nous sommes. Car davantage que l'optimisme de notre temps, en rupture avec l'optimisme religieux du XVIII^e, c'est notre pessimisme que *Candide* nous apprend à interroger et à « organiser » pour reprendre la célèbre formule de Walter Benjamin. C'est-à-dire cesser de répéter la dégradation et l'anéantissement pour entrevoir autre chose. Quelque chose de ténu, de minuscule, d'invisible presque à l'œil nu. Et qui tremble.

Chacune des figures du conte porte en elle cette vitalité désespérée, cette ténacité increvable qui force à triompher du pire sans cesse répété. Vivre et parler, se raconter ses malheurs encore et puis encore avec l'assurance que raconter c'est déjouer le destin.

Maëlle Poésy et Kevin Keiss

MAËLLE POÉSY	5
LA COMPAGNIE DRÔLE DE BIZARRE	6
« CANDIDE OU L’OPTIMISME »	7
NOTE DE MISE EN SCÈNE	9
NOTE DRAMATURGIQUE	11
DU CONTE PHILOSOPHIQUE AU TEXTE THÉÂTRAL	13
LES ÉCHOS DU WEB	15

MAËLLE POÉSY

Comédienne et metteuse en scène, Maëlle Poésy suit, parallèlement à des études d'art dramatique au sein du Conservatoire du 6^e arrondissement de Paris avec Bernadette Le Sachet, un Master d'Arts du spectacle à la Sorbonne (Censier). Dans le cadre de son sujet de Master, elle suit les créations *Au revoir parapluie* de James Thierrée et *Myth* de Sidi Larbi Cherkaoui.

En **2007**, elle est admise à la London Academy of Music and Dramatic Art (LAMDA) et à l'École supérieure d'art dramatique du Théâtre national de Strasbourg (TNS). Au sein du TNS, elle joue dans les spectacles de Stéphane Braunschweig, Julie Brochen, Alain Ollivier, Gildas Milin, Pierre-Alain Chapuis, Annie Mercier, Joël Jouanneau et le collectif des Sfumatos.

En **2011**, elle interprète Varia dans *La Cerisaie* mis en scène par Paul Desveaux. En **2012**, elle joue sous la direction de Kevin Keiss *Ritsos song*, de Nikolai Koliada dans *La Noce* de Tchekhov, et en **2013** avec Gerold Schumann dans *Mère Courage* de Brecht.

Elle a par ailleurs tourné dans plusieurs téléfilms et films avec les réalisateurs Marc Rivière, Edwin Baily, Philippe Claudel.

Elle a mis en scène *Funérailles d'hiver* de Hanokh Levin en **2011** et *Purgatoire à Ingolstadt* de Fleisser en **2012**.

En **2014**, elle participe au Directors Lab international du Lincoln Center à New York.

LA COMPAGNIE DRÔLE DE BIZARRE

La compagnie Drôle de Bizarre, créée en **2010**, réunit des interprètes, des régisseurs, des scénographes/costumiers, un metteur en scène, un auteur/dramaturge issus de différentes promotions de l'École nationale supérieure du TNS. La première pièce de la compagnie, *Funérailles d'hiver* de Hanokh Levin, créée dans le cadre des ateliers de mise en scène de deuxième année, est jouée une dizaine de fois au TNS en décembre **2008**. À la suite de ces représentations, le groupe décide de reprendre le spectacle à sa sortie de l'École en **2010**. La compagnie « Drôle de Bizarre » est fondée à cette occasion. *Funérailles d'hiver* est représenté au Théâtre Les Transversales à Verdun, au Festival Dijon en Mai, au CDN Dijon Bourgogne en mai **2011**, et est sélectionné au Festival international du Théâtre de Moscou Na Strastnom en **2011**.

En **2012**, Maëlle Poésy devient artiste associée à l'Espace des Arts - Scène nationale de Chalon-sur-Saône ; la compagnie y crée *Purgatoire à Ingolstadt* de Marieluise Fleisser. Le spectacle est représenté au CDN de Dijon, et en **2013** au Festival Prémices organisé conjointement par le Théâtre du Nord et La Rose des vents. *Candide, Si c'est ça le meilleur des mondes...* d'après Voltaire est créé en **2014** au CDN Dijon Bourgogne dans le cadre de la 25^{ème} édition du festival Théâtre en Mai.

« CANDIDE OU L'OPTIMISME »

« Les malheurs particuliers font le bien général »

Chapitre IV

Dans le château du baron de Thunder-ten-tronckh, le plus beau des châteaux de la Westphalie, vit un jeune homme simple et droit nommé Candide. Il a été élevé par Pangloss, le meilleur des philosophes, qui lui répète depuis l'enfance que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Or, un jour que Candide est surpris en train d'embrasser Cunégonde, la fille du baron, dont il est épris, il est chassé de ce paradis. Commence alors une véritable épopée pour Candide. D'abord enrôlé de force dans une guerre monstrueuse, il parvient à fuir, à retrouver son vieux maître de philosophie qui lui apprend que le château a été brûlé. Pour retrouver celle qu'il aime, Candide parcourt le monde, faisant l'épreuve de son horreur.

Tout n'est que massacres, injustices, fanatismes religieux, intolérance, esclavage.

La Nature même est hostile et n'épargne pas les hommes : tremblements de terre, tempêtes et naufrages sont constants. Toutefois, Candide fera la découverte du Nouveau Monde et de l'Eldorado, un havre de paix où ruisselle l'or et la douceur de vivre. À travers ce parcours initiatique, Candide doutera de la parole de son maître, perdant une à une ses illusions, il se contentera de « *cultiver son jardin* » et de célébrer un bonheur simple.

Le célèbre conte philosophique ne propose aucun prêche, les leçons se dégagent par elles-mêmes à la fin de chaque chapitre. La succession sans rémission des catastrophes dont la Nature frappe les hommes et dont les hommes se frappent eux-mêmes n'a pas besoin de sentence.

Hommes, délivrez-vous du mal, aidez-vous vous-mêmes, semble tonner la voix de Voltaire derrière chaque page.



© Vincent Arbelet

Les contes philosophiques de Voltaire dénoncent avec virulence les obscurantismes et les fanatismes, les excès de l'injustice et de l'intolérance. Cette audace de l'écrivain le force à déjouer sans cesse la censure et la police. Il fait publier clandestinement les ouvrages à l'étranger, sous un pseudonyme évidemment, il faut tromper la vigilance des autorités pour que la vérité puisse être dite et entendue. Voltaire tient pour nécessaire la promulgation de la vérité. Il s'adresse à tous ceux qui ont pour la voir des yeux libres et perspicaces, capables de discriminer les mystifications de l'époque.

Pour *Candide*, Voltaire invente que l'ouvrage a été écrit par le frère de Candide et traduit ensuite par un certain docteur Ralph. Il prend soin d'installer sa maison à la proximité de deux frontières : la Suisse et la Savoie afin de pouvoir se sauver si la police française arrive. Évidemment, certains reconnaissent son style mais Voltaire dément avec force conviction. « *J'ai lu Candide, il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie ; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'Inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur Pangloss pour avoir soutenu l'optimisme.* » (Lettre du 15 mars 1759).

Pourtant Voltaire est présent à chaque page, il se divulgue pour mieux se cacher, faisant résonner plus pleinement les jubilatons du conte mais aussi l'incroyable exercice de l'intelligence qu'il actionne.



NOTE DE MISE EN SCÈNE

Une formidable machine de jeu

Au commencement du conte voltairien, *Candide* est une page blanche, il va traverser les guerres, les catastrophes naturelles, les épidémies, faire l'expérience de l'injustice, de la mort, de l'absurdité du monde et des dérives religieuses. Pourtant, son inébranlable optimisme et son innocence le poussent à continuer quoi qu'il endure. Les personnages qu'il croise au fur et à mesure du récit sont des insoumis, des esclaves, des religieux, des militaires, des rois, des puissants et des pauvres. Ils sont autant de figures qui incarnent la justice et l'injustice du monde, sa folie religieuse, ou son Eldorado.

Le conte de Voltaire est construit sur l'accumulation des épisodes et des figures rencontrées, c'est de celle-ci que naît le comique de situation mais aussi une réflexion politique féroce sur la place de l'homme dans le monde. Sur l'absurdité de sa course effrénée. Il s'agit pour nous d'inventer une forme qui matérialise cette accumulation, cette saturation qui crée de l'absurde. Le texte de *Candide* est une formidable matière théâtrale, il ouvre les portes à tous les possibles sur le plateau. Le dispositif que nous mettons en place permet la création de ces différents univers réels ou inventés de façon poétique et ludique.

Cinq acteurs narrent tour à tour les mésaventures de Candide. Toutefois, à mesure que le récit avance, la machine s'emballe. La distribution attribuée au début vole en éclats : si l'un prend en charge la narration, certains jouent les personnages, tandis que d'autres mettent en place le dispositif scénique de l'univers traversé. Seule la figure de Candide est incarnée par le même comédien, de telle manière que la machine à jouer s'invente autour de lui tableau après tableau. Les acteurs sont tour à tour noirs, blancs, femmes, hommes, morts puis vivants, à mesure que le récit s'accélère. Sur la scène, le décor est composé de trois structures auxquelles sont accrochés tous les accessoires et costumes permettant d'inventer les mondes que traverse Candide. Il s'agit à chaque nouveau tableau de créer un nouvel univers à partir d'accessoires pris sur le vif, écartés de leurs fonctions premières, d'inventer avec ce qui est mis à disposition dans l'urgence de raconter la fable. Cette accélération propre au récit, est suivie dans la forme par toujours plus de folie et de rapidité. Les titres des chapitres scandent cette évolution, cette course débridée qui se met en marche.

Reste toujours au centre de ce tourbillon, la figure de Candide qui subit la traversée de ces temps, de ces lieux, de ces situations rocambolesques. Dans le spectacle, le héros ne traverse pas seulement le monde et les continents mais aussi les siècles et l'histoire.

Le traitement fantaisiste de l'œuvre nous laisse une grande liberté « *pour faire théâtre de tous bois* » comme le disait Antoine Vitez. Je tiens à laisser au spectateur une place d'imaginaire qui le fera voyager avec nous en traitant avec légèreté et folie des choses les plus sombres de la vie.



Candide ou notre rapport à la folie au monde

Candide me parle du passage de l'innocence à la connaissance. Durant toute la fable, un jeune homme vit les pires cauchemars sans en tirer de leçons, rejetant toute idée de métaphysique. L'absence de réflexion de *Candide* fait grandir en nous la nécessité de se poser les bonnes questions pour obtenir les bonnes réponses, celles qui nous permettront, peut-être, de vivre heureux.

En passant à l'âge adulte, nous faisons tous l'expérience de la désillusion du monde. Il me paraît intéressant d'explorer avec le collectif de jeunes artistes que nous sommes le questionnement que cela entraîne. S'y résout-on ou cherchons-nous à le combattre ? Quelle solution cherche-t-on pour y survivre ? Quelles leçons de vie tire-t-on de cette confrontation ? Éprouver le monde, c'est aussi faire l'expérience de soi et de ses propres limites. On dit que ce qui ne tue pas nous rend plus fort, nous sommes à un âge où tout semble encore possible et en même temps le temps file à toute vitesse, les directions politiques prises par les gouvernements semblent irrévocables, la marge de possible et d'utopie semble s'amenuiser. Dans ce siècle où le monde s'accélère, les changements que nous subissons semblent nous conduire à notre perte. Dès lors, que reste-t-il à l'homme comme marge de liberté ? C'est ce questionnement posé par Voltaire dans son œuvre qui me touche particulièrement : qu'est-ce qu'un homme libre ? Comment invente-t-on sa liberté dans le monde tel qu'il fonctionne ?

Maëlle Poésy

NOTE DRAMATURGIQUE

Un conte pour adultes : les larmes de Candide

Il s'agit avant tout d'un conte. C'est-à-dire d'une histoire que l'on raconte. Une histoire pleine d'une charge orale qu'il convient de faire entendre. L'histoire de *Candide* est un voyage extravagant, à la fois réaliste et merveilleux. Le héros parcourt le monde presque malgré lui, accumulant des expériences toutes plus terribles les unes que les autres pour notre plus grand plaisir. C'est là l'incroyable férocité de Voltaire. Donner à voir et à entendre le pire de la nature humaine pour permettre d'en rire et de se questionner sur l'usage de la raison critique. Le philosophe est celui qui met en présence des bonnes questions. *Candide* n'est jamais explicatif, jamais injonctif sur les conclusions à tirer. Comme dans un conte pour enfant, le pouvoir de suggestion, la part d'imagination est totale. Et c'est bien en cela qu'elle nous interpelle comme matériau théâtral. Quelle forme ?

Candide est un récit à la troisième personne raconté par un narrateur anonyme qui ne saurait être Voltaire, puisque ce dernier, pour se prémunir des attaques de la censure et de la police, a pris soin de l'attribuer à un auteur allemand inconnu. Le conte s'ouvre de façon absolument canonique : « *Il y avait en Westphalie* », propre à rassurer le lecteur/spectateur : ce n'est pas un traité théorique ni une discussion philosophique sur l'optimisme. L'histoire relate les aventures d'un jeune homme.



© Vincent Arbelet

Un jeune homme bon. D'une bonté enfantine, exagérée. Candide est aussi bon que le monde est mauvais. Pourtant, les faits sont narrés avec la plus grande objectivité, sur un ton apparemment neutre. Voltaire accumule les descriptions aussi sobres que brèves, il reproduit les dialogues, livre les faits à l'état pur, sans jamais intervenir personnellement, soit pour émettre un quelconque jugement, soit pour accuser ou dénoncer les horreurs croisées par le jeune héros. C'est de là que provient la jubilation du lecteur/spectateur : nous nous révoltons naturellement et par empathie contre les événements horribles que le héros traverse. Car les faits ne sont pas seulement vraisemblables, ils sont vrais. La terre a bel et bien tremblé à Lisbonne, l'amiral Byng fusillé à Portsmouth, l'Inquisition a condamné de pauvres gens à périr sur un bûcher, les nations européennes se sont enflammées durant des siècles, etc. Aussi bien le conte que raconte Voltaire n'invente rien, ni les faits ni les détails.

Cette exactitude constante favorise la confiance du lecteur/spectateur qui accepte dès lors à plaisir toutes les exagérations et les amplifications épiques auxquelles se livre l'auteur. Il s'agit d'une course, celle de Candide jeté sur les routes du vieux monde, courant désespérément d'un chapitre à l'autre, d'aventure terrible en aventure terrible, de retrouvailles en disparitions, jusqu'à la saturation.

L'accélération du récit empêche de se poser des questions. Chacun des personnages obéit à une rigoureuse caricature qui amplifie les traits et caractéristiques que nous connaissons tous. Les grossissements deviennent possibles, les coïncidences les plus folles sont acceptées, les exotismes jubilatoires, les propos délicieusement licencieux, tout devient naturel et l'on pense aisément aux Trissotin, Mascarille ou Vadius de Molière. L'effet de saturation recherché par Voltaire nous fait crier à l'absurde, les mille péripéties, à cause de l'objectivité apparente, nous mettent en état d'indignation face à l'humaine condition. Voltaire ne s'insurge pas : il décrit. Il se pose en observateur objectif et distant, provoquant un puissant sentiment de révolte face à l'injustice du monde. Parfois, dans cette course désespérée, dans cette odyssée fantasque, Candide pleure. Il s'agit de faire entendre cette course éperdue de liberté.

Kevin Keiss

DU CONTE PHILOSOPHIQUE AU TEXTE THÉÂTRAL

CHAPITRE PREMIER : COMMENT CANDIDE FUT ÉLEVÉ DANS UN BEAU CHÂTEAU, ET COMMENT IL FUT CHASSÉ D'ICELUI

(...)

Un jour, Cunégonde, en se promenant auprès du château, dans le petit bois qu'on appelait parc, vit entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très jolie et très docile. Comme M^{lle} Cunégonde avait beaucoup de dispositions pour les sciences, elle observa, sans souffler, les expériences répétées dont elle fut témoin ; elle vit clairement la raison suffisante du docteur, les effets et les causes, et s'en retourna tout agitée, toute pensive, toute remplie du désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château, et rougit ; Candide rougit aussi ; elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée, et Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain après le dîner, comme on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent derrière un paravent ; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa, elle lui prit innocemment la main, le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent.

M. le baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent, et voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière ; Cunégonde s'évanouit ; elle fut souffletée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

Extrait de *Candide ou l'optimisme*, Voltaire.

ACTE I : LA DÉCOUVERTE DU MONDE

(...)

CUNÉGONDE.

L'autre jour, en me promenant auprès du château, dans le petit bois qu'on appelle parc, je vis entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de ma mère, une petite brune très jolie et très docile. Comme j'avais déjà beaucoup de dispositions pour les sciences, j'observai, sans souffler, les expériences répétées. Je vis alors clairement les effets et les causes et m'en retournerai toute agitée, toute pensive, toute remplie du désir d'être savante, songeant que je pourrais être la raison suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la mienne.

SCÈNE DU MOUCHOIR. *Arrive Monsieur le baron.*

MONSIEUR LE BARON.

Doux Jésus, mais quelle est cette horrible cause, mais quel est cet atroce effet ? Le loup est dans la bergerie ! Veux-tu sortir de là petit bâtard ? Oui toi. Moi qui t'ai recueilli, moi qui t'ai nourri... dans le plus beau des châteaux possibles... Je suis consterné....

Le baron chasse Candide.

Extrait de l'adaptation théâtrale de *Candide ou l'optimisme* par Maëlle Poésy et Kevin Keiss.

CHAPITRE DIXIÈME : DANS QUELLE DÉTRESSE CANDIDE, CUNÉGONDE ET LA VIEILLE ARRIVENT À CADIX, ET DE LEUR EMBARQUEMENT

(...)

Pendant toute la traversée ils raisonnèrent beaucoup sur la philosophie du pauvre Pangloss. « *Nous allons dans un autre univers*, disait Candide ; *c'est dans celui-là sans doute que tout est bien. Car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique et en morale.* - *Je vous aime de tout mon cœur*, disait Cunégonde ; *mais j'ai encore l'âme tout effarouchée de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé.* - *Tout ira bien*, répliquait Candide ; *la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe ; elle est plus calme, les vents plus constants. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles.* - *Dieu le veuille !* disait Cunégonde ; *mais j'ai été si horriblement malheureuse dans le mien que mon cœur est presque fermé à l'espérance.* - *Vous vous plaignez*, leur dit la vieille ; *hélas ! Vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes.* » Cunégonde se mit presque à rire, et trouva cette bonne femme fort plaisante de prétendre être plus malheureuse qu'elle. « *Hélas !* lui dit-elle, *ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux Bulgares, que vous n'ayez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères et deux pères, et que vous n'ayez vu deux de vos amants fouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi ; ajoutez que je suis née baronne avec soixante et douze quartiers, et que j'ai été cuisinière.* - *Mademoiselle*, répondit la vieille, *vous ne savez pas quelle est ma naissance ; et si je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, et vous suspendriez votre jugement.* »

Ce discours fit naître une extrême curiosité dans l'esprit de Cunégonde et de Candide. La vieille leur parla en ces termes.



Extrait de *Candide ou l'optimisme*, Voltaire

SUR LE BATEAU.

LA VIEILLE.

On les a eu !

CANDIDE.

Nous allons dans un autre univers ! C'est dans celui-là sans doute que tout est bien. Adieu l'ancien monde ! Le meilleur des mondes possibles... Tu parles, on aurait quand même quelques motifs de se plaindre vous ne croyez pas.

CUNÉGONDE.

Comment faire pour oublier ce que nous avons vu, tout ce que nous avons enduré ?

CANDIDE.

Tout ira bien. Regarde, la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles. Tout ira bien, enfin.

CUNÉGONDE.

Dieu le veuille !

LA VIEILLE.

Oh lalala ! Vous vous plaignez ; vous n'avez même pas idée de ce que sont les réelles souffrances de l'existence.

Regardez mes fesses et vous comprendrez !

Cunégonde se met presque à rire.

CUNÉGONDE.

Hélas ! Ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux Bulgares, que vous n'ayez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères et deux pères, et que vous n'ayez vu deux de vos amants fouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi ; ajoutez que je suis née baronne avec soixante et douze quartiers, et que j'ai été cuisinière.

LA VIEILLE.

Mademoiselle, vous ne savez pas quelle est ma naissance ; et si je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, et vous suspendriez votre jugement.

(...)



Extrait de l'adaptation théâtrale de *Candide ou l'optimisme* par Maëlle Poésy et Kevin Keiss

LES ÉCHOS DU WEB

Si on leur disait, aux élèves de 1^{ère}, que *Candide* peut être ça aussi, quelques catastrophes au bac seraient sans doute évitées. En sortant de la salle, on se surprend à fouiller dans de vieux souvenirs de lycée. Et l'envie étrange de se replonger dans l'apologue de Voltaire.

Épopée foutraque et message subliminal. Critique sociale, dénonciations en tout genre, querelle conceptuelle. Morale humaniste et progressiste. Le tout servi par une ironie cinglante. Aucun des ingrédients bien connus du conte philosophique n'est oublié, mais tout semble nouveau. Et si la langue se fait moins dixuitiémiste, ce *Candide* reste l'histoire d'un jeune homme qui, voyageant de sa Westphalie natale au Nouveau monde, passant par la France, l'Anatolie et Venise, gagne son indépendance de pensée en se libérant des tutelles intellectuelles.

Pour cette troisième mise en scène (après *Funérailles d'hiver* en 2008 et *Purgatoire à Ingolstadt* en 2013), Maëlle Poésy ne cherche pas à moderniser *Candide*. Tirant vers le fantastique et le merveilleux, elle s'ingénie plus à déshistoriciser et à mettre en lumière le caractère intemporel de la fable. N'avons nous pas, nous aussi, nos tribunaux de l'Inquisition, nos Grands qui, sous couvert de moralité, abusent de la crédulité du peuple ? Notre société du spectacle n'est-elle pas régie par les mêmes codes ? Paris et son théâtre, plus que d'autres images, fait mal au cœur. Courber la tête devant la pensée unique de la critique bien pensante. Transposer le théâtre et les jeux de la représentation dans les loges. Sourire. Acquiescer. Ne pas réfléchir par soi-même, suivre le mouvement.

La jeune metteuse en scène, sortie en 2010 de l'École du Théâtre National de Strasbourg, ne simplifie pas non plus. Pangloss, avatar ironique de Leibniz, continue de déblatérer sur son « *meilleur des mondes* ». Et les univers traversés ne sont pas moins nombreux. Lumière blafarde et aveuglante de la caserne où Candide est enrôlé malgré lui, feux chatoyants du grand incendie de Lisbonne, pluie d'or des contrées d'Eldorado... Ces mondes, peuplés à géométrie variable par les cinq excellents comédiens de la compagnie Drôle de bizarre qui endossent multiples rôles (changeant de sexe et d'âge à l'occasion), défilent à une rapidité fulgurante.

Épurés à l'extrême, ces tableaux, déclinés comme autant d'arrêts sur images, annulent l'effet de tournis que leur succession effrénée pourrait provoquer. Ils sont redoutables d'inventivité et d'efficacité esthétique. Rien n'est laissé au hasard et tout, absolument tout, est habilement porteur de sens. Alors qu'on pourrait craindre la redondance des scènes de voyage, de fuite et de course, elles se déclinent allégrement, chaque fois similaires et pourtant différentes. Les unes appellent les autres. On en voudrait toujours plus. « *Si c'est ça le meilleur des mondes...* » se désole Maëlle Poésy en sous titre de sa pièce.

Nous, plus vraiment.

Ainhoa Jean-Calmettes,
Mouvement.net

(...) Aussi le voyage voltairien, manifestant une sorte d'immobilité, n'est rien d'autre qu'un « espace d'arpen-teur ». Et c'est ce qui est au cœur du spectacle de Maëlle Poésy : Candide ne cesse de courir, et de plus en plus vite, mais sur place. Autour de lui le monde se transforme, il neige, il pleut, la tempête secoue l'océan, un désert surgit ou un cachot, un palais, une jungle. Candide rencontre des soldats, des hurons, des voleurs, des baratineurs et des tueurs, des gentils et des méchants, sous toutes les latitudes. L'éducation vient en marchant. (...) Tout cela nous est figuré sur la scène par des portiques légers et sans cesse transformables où sont accrochés des costumes, des perruques, des moustaches, etc., le tout formant, avec quelques rampes lumineuses et bidouilles sonores, une machine à jouer d'une incroyable efficacité.

J.-P. Thibaudat,
Blogs.rue89.nouvelobs.com

Après *Purgatoire à Ingolstadt*, présenté en métropole lilloise lors de l'édition 2013 de Prémices, on était impatient de voir arriver la nouvelle création de Maëlle Poésy : c'est avec le conte philosophique de Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, qu'elle a conçu sa nouvelle pièce, *Candide, si c'est ça le meilleur des mondes*. Cinq jeunes comédiens pour interpréter la pléiade de personnages imaginés par Voltaire, un plateau éclairé d'une lumière chaude, modulé grâce à des structures qui rappellent l'échafaudage : le décor est planté pour une représentation d'environ deux heures pendant laquelle il s'agit de « raconter une histoire pour les étranges enfants du 21^e siècle que nous sommes. »

Le prologue est dit par les cinq comédiens, debout en rang d'oignon face au public, un rideau tendu derrière eux.

Ils se présentent tout en se costumant, de Pangloss à Candide en passant par la famille Thunder-ten-tronck et la ravissante Cunégonde dont s'éprend le jeune homme. Sur un rythme très soutenu, s'interrompant les uns les autres, ils donnent le ton d'une adaptation très dynamique de *Candide*, qui ne s'interdira ni l'irrévérence, ni l'impertinence. Tant mieux, car c'est ça aussi, Voltaire. Le reste de la pièce regorge de belles trouvailles, notamment visuelles, qui participent à l'inventivité de la vision proposée par Maëlle Poésy. D'autant plus qu'elle est servie par des comédiens très en forme, qui se donnent avec un grand enthousiasme. (...)

Audrey Chaix,
Toutelaculture.com

À côté des *Lettres philosophiques*, et de son *Dictionnaire* publié trente ans plus tard, *Candide ou l'Optimisme* (1759), considéré comme le chef-d'œuvre de Voltaire, revient sur la définition de la plupart de ses idées sur la liberté, la politique, la religion et la littérature...

Effectivement, le héros éponyme de ce conte, pour retrouver la jeune fille qu'il aime, parcourt le monde dont il va éprouver l'horreur, à travers massacres, injustices, fanatismes religieux, intolérance et esclavage. Sans compter les catastrophes naturelles : violents tremblements de terre et tempêtes suivies de naufrages.

Ce *Candide* que Maëlle Poésy met en scène avec un bel esprit inventif, se présente comme une aventure urgente, vivement narrée, et comme une leçon implicite de scepticisme élaborée à partir des choses pratiques de la vie et du monde. Ainsi l'amour du jeune Candide pour Cunégonde est ici bousculé par les préjugés sociaux et la réalité des guerres infernales que les hommes aveuglés entreprennent absurdement.

Au passage, Voltaire égratigne les croyances religieuses rivales qui se proclament vérités, imposées aux hommes dans un monde misérable où règne la folie des grandeurs de quelques-uns qui rêvent, une fois au pouvoir, de conquêtes menées à coups de brutalités guerrières et de massacres. Les relations des hommes entre eux ne connaissent d'autre alternative que celle du maître et de l'esclave ; les blancs, du côté du maître, et les noirs, de l'esclave.

(...) Cette épopée multiplie récits, événements réels, apartés, dialogues, commentaires de Candide lui-même qui achève son initiation, et constitue donc un véritable défi pour qui veut le porter à la scène. Après une présentation frontale, devant un rideau de fortune, des personnages qui portent leur ballot de vêtements, la fête commence, avec, posé au sol, un piano de projecteurs frontaux. Les acteurs déclament, et vivent ici avec fureur la succession des événements : mises en demeure oratoires, courses effrénées, hommes qui, comme des paons, font mentalement la roue dans leurs conquêtes exterminatrices, effondrement des victimes, dont Candide et ses amis, qui se réveillent, avec la volonté d'en découdre et de ne pas se soumettre aux vainqueurs.

Gilles Geenen, Marc Lamigeon, Roxane Palazotto et Caroline Arrouas jouent, avec une gourmandise pleine d'allant et de santé, tous les personnages : bourreaux et victimes, hommes et femmes, jeunes et vieux. Jonas Marmy, heureusement inspiré, n'incarne pas, lui, un Candide naïf et passif, mais conserve un tonique esprit de révolte contre la folie d'un monde décevant... Un vrai Candide, enfin de notre temps, vif, réactif et autonome. Les personnages imaginés par Voltaire étranglent leur tristesse, oublient leurs souffrances, dansent leur joie, puis rassemblent leur énergie, sans jamais freiner leur ardeur. Paisibles dans telle scène, indisciplinés et turbulents dans telle autre, mais... jamais là où le spectateur les attend. Les voici au Portugal sur une terre tremblante, soumise aux fureurs volcaniques ; ils se tiennent à peine debout, et, sur le point de s'affaisser, tombent puis se rattrapent au dernier moment. Ce sont eux qui déplacent les structures de barreaux en fer sur roulettes, installent les micros, ou traînent la poussette éclairée d'une loupiotte, d'un protestant hollandais vagabond, ou font glisser sur la scène, le trône d'un puissant jésuite et prédateur au Paraguay.

Au moment des tempêtes, les passagers d'un bateau se tiennent à un bastingage fragile et brinquebalent d'un côté à l'autre sans répit : le tournis atteint le public de ce spectacle dont les interprètes ne sont jamais à bout de souffle et continuent à se battre pour « être ».

Un Candide à la vitalité scintillante dans cette incarnation des événements du monde, et dont le public devient lui aussi philosophe...

Véronique Hotte,
Théâtre du blog

Traité sur la tolérance, Voltaire

Chapitre XXIII :

Prière à Dieu.

Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes, et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie : car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant.



© Vincent Arbelet

Célestins

THÉÂTRE DE LYON